Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 49

Artikel: C'est la faute aux autres
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200659

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sueur de son front, il continue d'observer curieusement les mœurs du pays, les plantes, les animaux, les modes de culture. L'aspect des vastes étendues de blé l'enchante :

La moisson dans l'Argentine est tout ce qu'on peut voir de plus beau, de plus grandiose. Partout où l'œil s'étend, les champs de blés dorés resplendissent. En de certains endroits, il atteint une hauteur extraordinaire. C'est à peine si on aperçoit un homme à cheval. Quand le sol est jonché de gerbes, on les transporte sur des chars traînés par quatre bœufs près des maisons, pour en faire d'immenses meules, car il n'y a pas de hangars pour les réduire. On dirait de loin des montagnes d'or. Dans certaines parties de l'Argentine, on fait deux récoltes par an.

Mais aussi par quelles craintes ne passe pas le colon ! Ce n'est que quand son blé est rentré qu'il est sûr de le posséder. La sauterelle, hélas ! la gelée et le feu, voilà autant d'ennemis dont il faut se défendre. La sauterelle, appelée là-bas *langouste*, arrive le soir, comme un nuage épais que le vent amène. Le soleil même en est voilé. Un long bruissement annonce leur arrivée. Elles sont grises, couleur de cendre. Rien ne peut les arrêter : on allume de grands feux, on tappe, on fait un charivari infernal ; inutile, l'implacable insecte est immuable ; tant qu'il y a un brin de verdure, il ne s'en ira pas...

Terre productive, l'Argentine est en outre un vrai pays de Cocagne pour le chasseur et le pêcheur. Mais ses mœurs ont « des lacunes profondes ».

Cette terre, si bonne mère, voit souvent ses enfants en proie aux passions les plus fatales. La loi du plus fort y règne en maîtresse et le couteau y joue son triste rôle. L'alcoolisme y sévit aussi, et les suites en sont presque toujours sanglantes...

A part ces lacunes, il n'y a point de pays au monde où l'hospitalité soit aussi large qu'en Argentine. Vous êtes fatigué, vous descendez de cheval : on vous offre à manger, à coucher, gratuitement ; on vous prend votre cheval et on vous le parque avec ceux de la maison. Etes-vous à pied, on vous procure un cheval. Enfin, c'est une suite ininterrompue d'attentions qu'on serait loin de trouver en Europe, pays civilisé.

Peu de peuples possèdent le goût de la poésie et de la musique à un point aussi développé que l'Argentin, qui improvise à volonté et touche de la guitare à la perfection. Ses chants patriotiques sont d'un effet saisissant. Il raconte, en chantant, les hauts faits de ses pères...

L'Argentin, le « fils du pays », comme on l'appelle, ne travaille pas. Il s'amuse de voir travailler les autres. Il achète et revend des bestiaux ; il mange, boit, danse et fait des courses de chevaux ; voilà sa vie. Il est le plus heureux, car il est chez lui et fait ce qu'il veut. De la viande, il prend les meilleurs morceaux : le cœur, le foie, la langue ; le reste est abandonné aux oiseaux de proie. L'Argentin ne calcule pas, il dépense jusqu'à son dernier centime, étant prodigue à l'infini. Il est très fier et susceptible ; enthousiaste aussi, il s'enflamme pour rien. Quelquefois, il ne se gêne pas de vous poser des questions très embarrassantes.

— Comment se fait-il, me demandait, un jour, un *péon*, que l'Europe étant un si beau pays, les *gringos* (les étrangers) viennent ici en masse ? Nous n'allons pourtant pas chez eux !

Je lui répondis de mon mieux, que c'était pour le plus grand bien de leur pays, pour qu'ils puissent vivre sans rien faire, que nous allions travailler pour eux. Il ne se fâcha pas et se contenta de me dire : *piccaro !* (rusé).

Notre compatriote dépeint d'un trait de plume les diverses colonies de l'Argentine. C'est d'abord l'élément italien, le plus répandu :

On les rencontre par bandes de dix à douze individus, mangeant leur fameuse polenta. On pourrait les appeler les Irlandais d'Amérique. Leur extérieur en général laisse joliment à désirer, et il vaut mieux les avoir devant soi que derrière.

Les Anglais s'occupent de l'élevage en grand des bestiaux. Ils sont tous propriétaires et occupent une place indépendante. Ils possèdent des étendues de terrain considérables et des troupeaux de chevaux de toute beauté. Ils ne labourent jamais la terre. Ce sont eux qui procurent les machines perfectionnées pour la cultiver.

Les Allemands font du commerce et de l'agriculture. Ils travaillent la terre avec des chevaux. Ils ne sont pas nombreux.

Les Russes travaillent très bien la terre. Ils font tout avec leurs chevaux. Les femment fument la pipe, comme les hommes, et boivent de forts coups d'eau-de-vie. Elles sont très adroites à conduire leurs grands chars ; elles s'y tiennent debout et guident leurs quatre ou cinq chevaux d'une manière majestueuse ; on dirait des matrones romaines.

Les Français y suivent les traditions de leur pays ; grande blouse bleue, chapeau noir, sabots, la pipe à la bouche, voilà notre colon français. Ce sont d'excellents agriculteurs, qui connaissent leur métier à fond. Ils ne se servent que de bœufs pour travailler la terre. Ils font d'excellents petits fromages du lait de leurs brebis ; ils font même leur beurre. C'est bien, comme colons, les plus capables.

Veut-on savoir enfin ce que l'auteur du journal pense de ses compatriotes établis dans l'Argentine :

Les Suisses — Vaudois, Neuchâtelois, Bernois, Fribourgeois, Valaisans — s'occupent tous d'agriculture. Les Vaudois, en général, se retirent du côté de la vigne. Les Neuchâtelois sont en petit nombre. Les Bernois s'adonnent à la fabrication du beurre et du fromage. Ils y excellent, ainsi que les Fribourgeois. Ces derniers célèbrent chaque année leur fête des armaillis. Rien n'est plus curieux que de voir ces bons vachers de la Gruyère dansant la pastorale sur l'herbette américaine, tandis que les gauchos les regardent de leurs grands yeux étonnés. Il faut l'avoir vu pour se faire une idée de la chose. Les jeux se terminent généralement par une course de chevaux, appelée *carrero*.

Les Suisses sont bons laboureurs et connaissent très bien l'élevage des vaches, cochons, etc. Ils conservent leur patois, et vous l'apprendrez plus vite chez eux que l'espagnol. Ils sont assez bigots et intéressés, et ce n'est pas eux qui paient le mieux leurs domestiques. Ils aiment à avoir des nouvelles du pays. Ils sont hospitaliers. Ils ont en général des familles très nombreuses.

Il y avait huit ans que le jeune Vaudois vivait dans les pampas. De la colonie de Pigué, il avait émigré dans celle du Baradéro, créée en grande partie par des Fribourgeois. En dernier lieu, il travailla chez un cultivateur bernois, du nom de Baumgartner. Cependant, de douloureuses circonstances de famille et le désir de revoir bientôt le pays natal le poussent à se rapprocher de Buenos-Ayres. Il se met en route un beau jour, se dirigeant vers ce port. Mais il était écrit qu'il ne s'embarquerait pas sans avoir couru de mémorables aventures. A sa première velléité de quitter les pampas, quatre ans auparavant, il avait été dépouillé de tout ce qu'il possédait. Cette fois-ci, c'est la vie qu'il faillit perdre.

Il traversait des concessions françaises, dans la nuit du 14 juillet. Tous les colons étaient en liesse. L'un d'eux, assis sur une charrette traînée par trois chevaux de front, le rejoint et l'invite gentiment à prendre place à ses côtés. Or ce brave Français avait un peu trop fêté l'anniversaire de la prise de la Bastille et il s'obstinait à s'arrêter à tous les estaminets pour y boire ; bref, il finit par être absolument ivre. Cependant, il se dégrisa quelque peu en voyant que, tandis qu'il était attablé dans la dernière taverne, trois individus suspects qui le suivaient depuis quelque temps, avaient emmené deux de ses chevaux.

Il comprit dans quelles mains nous étions tombés. « Nous sommes perdus ! me dit-il, fuyons ! » Il monte dans son char pour prendre les rênes de l'unique cheval resté attelé. Au même instant, il reçoit un coup sur la tête et tombe. Alors, je me lève et d'une voix forte je crie, en espagnol : « Vous n'allez pas assassiner cet homme, c'est un père de famille ! Rendez les chevaux que vous avez volés ! » Je vois briller des lames et ressens en même temps une vive douleur à la tempe gauche et au coude droit. Une chaleur tiède inonde mon visage, c'est le sang qui coule de ma pommette gauche. Mon compagnon se secoue, me regarde et saute dans un fossé, de l'autre côté du chemin. Je prends les guides avec les dents et de la main gauche, la droite étant paralysée, je soutiens ma joue qui pend ; puis je pousse le cheval du pied, n'ayant aucun fouet. J'arrivai ainsi à la maison à dix heures du soir. Je dételai le cheval, je l'attachai à un arbre et me fis ensuite panser. Arrêtés le lendemain, deux des malfaiteurs subirent quinze jours de prison. Quant à mon compagnon, je ne le revis jamais ; j'appris plus tard qu'il avait quitté la colonie.

Cette agression fit penser à notre compatriote que « l'heure du retour avait décidément sonné » et que s'il voulait revoir le berceau de son enfance, il devait se hâter de quitter un pays si peu sûr. Mais il n'était pas encore à l'abri des bandits de grand chemin. Comme il s'approchait, en compagnie d'un autre voyageur, de la petite ville de San-Martin, survient au galop, dans un nuage de poussière, « un cavalier aux cheveux hérissés et qui tenait entre ses dents un couteau ensanglanté ».

Il arrivait, bride abattue, sur nous. Prompt comme l'éclair, je jette mon sac par-dessus la barrière et saute de l'autre côté. Je me retourne et vois mon compagnon rouler dans la poussière, sous les sabots du cheval. En même temps, le cavalier s'élance en avant pour me couper la retraite, dans la direction d'une auberge, qui se trouvait à 400 mètres de là, au bord du chemin. Arrivé premier devant la maison, il saute à terre et, le couteau à la main, il m'attend.

Une sueur froide perle sur mon front. Sentant que le sang-froid seul peut me sauver, vu que je n'avais pas d'armes, je marche résolument à lui et lui dis en espagnol : « Avant de me tuer, bois un verre de vin pour te donner du courage ! » Et, m'approchant de la fenêtre grillée de l'auberge, je commande deux verres de vin. L'aubergiste, que je connaissais, me jette un regard épouvanté qui me donne le frisson ; il sentait le danger que je courais en pareille compagnie, car il le connaissait pour un dangereux malfaiteur.

Au courant des habitudes des Argentins, qui ne boivent jamais sans lever leur verre pour voir s'il est clair, je saisis le moment propice et, comme une flèche, je saute par-dessus la barrière du jardin et me précipite vers la porte de derrière la maison, qui s'ouvre et se referme sur moi au moment même où un couteau vient s'y enfoncer. J'étais sauvé !... Le sang me reflue au visage : saisissant la barre de fer qui servait à fermer la porte, je veux ressortir ; mais l'aubergiste m'en dissuade...

L'homme étant toujours devant la fenêtre, guettant ma sortie, j'attendis la nuit et m'esquivai à travers champs. Le lendemain, je rencontrai, à quatre lieues de Buenos-Ayres, mon compagnon de route, tout meurtri et contusionné. Il avait passé la nuit dans un poulailler.

Ce fut heureusement la dernière aventure du jeune Vaudois. Un mois plus tard, il remettait, non sans émotion, le pied sur le sol natal, emportant de son long séjour dans l'Argentine les impressions passablement mélangées qu'il a notées dans son journal et qui ne s'effaceront qu'avec la vie. Peut-être les extraits que nous en avons donnés pourront-ils être de quelque utilité à l'un ou à l'autre de nos lecteurs que hanterait le désir de courir le vaste monde. V. F.

C'est la faute aux autres. — Un jeune écolier à son père :

— Papa, le régent m'a tiré l'oreille.

— Pourquoi donc ?

— Parce que les autres élèves avaient tous appris leur géographie.

Lo caïon dau grandzî.

Lè z'autro iadzo l'ire bin pllie quemoûdo qu'ora po paï sè z'interè ; ne lâi avâi que duve banque dein noutron canton, dan iena pè Losena, qu'on lâi desâi la Cantonâla, et l'autra pè La Vallâïe ; on portâve de l'erdzeint quand on pouâve, âo boun-an âo à la St-Djan, âo bin ancora dein lè z'einveron de la St-Martin. Ci dzo quie, se on ètâi grandzî on allâve trôva lo